

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 39

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le plus riche de la commune épouse la plus belle fille du village ? Malgré leur curiosité, les ménagères commençaient cependant à compter avec anxiété des minutes réclamées par les soins du ménage ; elles énuméraient les travaux qui les attendaient à la prairie et aux champs, lorsque la cloche de l'église vint joindre sa voix aux nombreuses harmonies du matin et que les mortiers par leurs détonations annonçaient l'arrivée du cortège.

Partout sur le passage des époux les acclamations et les vœux se firent entendre. Le jeune marié en frac, gilet de satin, chapeau de soie, s'avancait vigoureux et ferme, ayant à son bras Meilé à la taille élancée et souple, rehaussée par ce corsage noir bien connu des filles de la Suisse allemande. Ici toute passion, même l'envie, devait se taire ; c'était décidément le plus beau couple qu'on eût vu depuis longtemps dans le canton d'Aigovie, et chacun lui souhaitait cordialement l'union la plus heureuse.

De proche en proche la tête du cortège arriva à la barrière dont nous parlions tout à l'heure. A droite et à gauche se trouvaient des enfants en escadrons serrés et parmi eux des femmes pauvres qui venaient réclamer la miette de la table du riche, et un peu de la joie générale. Or, il faut le dire, ces miettes, ou, pour nommer les choses par leur nom, les poignées de beaux batz neufs furent lancées abondamment, avec prodigalité même, lorsque les enfants entourèrent le cortège en demandant « que vaut la mariée ? » Il s'en suivit un moment de confusion indescriptible : on eût dit une fourmilière renversée par la canne d'un promeneur. La jeune épouse regarda en souriant cette mêlée : ici une jeune fille blonde serrant son petit trésor dans son corset ; là deux garçons se prenant aux cheveux pour décider qui s'empareraient d'un batz à terre devant eux. Tout d'un coup Meilé tressaillit à un cri d'angoisse à moitié étouffé qui se fit entendre près d'elle ; et s'étant tournée pour savoir ce que c'était, elle vit, renversée sur le terrain et ne pouvant se relever, la vieille marchande d'allumettes, Vérina. Toute la marchandise de sa corbeille était répandue à terre, et sur ce désastre commercial figuraient les débris de deux œufs frais qu'une bonne femme du village lui avait donnés tout à l'heure. Deux petits garçons, en se battant, avaient renversé la vieille et causé tout ce dégât.

Dans cette situation suprême, la vieille jeta sur Meilé un regard si navrant que la belle mariée lui tendit la main pour l'aider à se relever, puis glissa une pièce d'un florin dans la corbeille de la vieille. « Dieu vous le rende, Meilé ; Dieu vous le rende ! » cria Vérina d'une voix enrouée. « Oui, ajouta-t-elle, je ne vous oublierai pas. » Ces paroles attirèrent l'attention du jeune époux, qui, voyant ce que c'était, se hâta de tirer à lui Meilé et se précipita avec elle du côté de l'église. « Il aurait fallu ne rien lui donner, dit-il à l'oreille de la jeune mariée ; maintenant elle a un gage ! » Pour toute réponse, Meilé sourit en secouant la tête avec incrédulité, et, en ce moment, elle crut voir au-dessus de son épaule la figure de sa future belle-mère qui la regardait d'un air moqueur et fâché. Elle frissonna, et ce fut en silence et avec une profonde rêverie qu'elle franchit les degrés de l'entrée du temple.

Tout homme, même le plus fort et le plus instruit, est enclin, dans les circonstances décisives de la vie, à tomber dans quelque superstition, à voir partout des présages. En effet, on marche vers un avenir incertain, et l'on aime à chercher dans toutes les circonstances, même les plus ordinaires, quelque chose qui soulève un peu le voile qui cache les temps futurs. Ici il y avait quelque chose de plus. Vérina, la marchande d'allumettes, avait, dans la contrée, une certaine réputation comme diseuse de bonne aventure ; elle passait même pour sorcière. C'est qu'aussi elle avait des moments d'extase, dans lesquels elle faisait des prédictions étonnantes.

Lorsque Meilé vit, par dessus son épaule, la figure froide et ironique de sa future belle-mère, il lui passa dans l'esprit de singulières choses, comme qui dirait le souvenir d'un mauvais rêve à demi oublié. Elle se rappela avoir entendu raconter, dans sa jeunesse, que sa future belle-mère était en relations avec les mauvais esprits. Il est certain que les jeu-

nes époux n'eussent point éprouvé la sérénité et la joie d'un jour de noces, s'ils avaient su ce qui se passait, tandis que le curé, officiant devant l'autel, appelait les bénédictions du Très-Haut sur le jeune couple. La vieille Vérina s'était glissée dans le cimetière adjacent au temple, et après avoir fouillé le terrain au bord d'une tombe fraîchement creusée, elle s'était emparée d'un fragment de vieux cercueil. Après y avoir fait un trou avec un clou rouillé pris au même endroit, elle s'accroupit derrière un saule pleureur. Et quand, aux accents de la musique et aux détonations des mortiers, la noce sortit de l'église, la vieille appliqua à son œil droit le morceau de bois troué et regarda, au travers de cette infernale lunette, les jeunes mariés jusqu'à leur disparition derrière les maisons. Alors Vérina jeta sa lunette dans la fosse, et dit avec compassion : « Pauvre Meilé, tu as un cœur d'or, tu ne sais voir une douleur sans venir à son secours, et pourtant les chagrins ne te manqueront pas, car, à travers mon bois troué, je n'ai pu distinguer que de petits cercueils. »

Cependant la noce poursuivait son chemin. L'impression de la petite scène qui avait eu lieu à l'entrée de l'église était complètement effacée, on ne songeait qu'à jouir de toute la félicité de ce jour. En effet, il y avait encore une autre fête à célébrer. Au lieu de rentrer dans la vénérable maison des parents, d'où l'on était parti, on prit le chemin qui mène à la Haldé, future habitation du nouveau ménage.

Le mot Haldé, en allemand, désigne un endroit situé à moitié hauteur d'une colline. Sur la Haldé, donc, on avait construit une jolie maison dans laquelle les époux vinrent s'installer, et dont on fit l'inauguration en y célébrant la fête.

(La suite au prochain numéro.)



On omnibu, que tzéroté lo mondo du Lausena à Outzi, s'arrêta po fairé monta on'a grocha dama, que lai coreçai aprí. On iadzo arrevaïe de dein sé chité. On monsu, qu'êtai dau mimo côté, et que s'aperçu que l'éta bougramin serra, prin la parole in desin : se baïa se lézonibu san fé po mena dei éléphants ?

La dama, de sé va trétaïé de ceta façon, sé laïvè in regardin lo monsu avoé dái ge asse gros que lo cadran de l'orlodzo dé la Palud, lai répond : lézonibu san fé, coumin l'artzo dé Noé, po rechaidré toté sorté de bité.

E. B.

A propos des grèves, un des abonnés du *Messager des Alpes* lui fournit des renseignements curieux sur la grève des garçons, qui devient menaçante pour la société ; ainsi, il cite un hameau de la contrée d'Aigle qui, sur 180 habitants, compte au moins 15 garçons âgés de 30 à 50 ans !

Là, pourtant, il ne manque pas de filles à marier, des plus jolies et des plus laborieuses ; les fausses dents, faux cheveux, fausses hanches, etc., les appendices inutiles et ridicules y sont à peu près inconnus et une modestie presque sévère préside à la toilette du beau sexe.

Localisée dans ce joli hameau, la grève n'a pas sa raison d'être ; nous donnons donc tort aux grèveurs, et nous ne doutons pas que pour nous donner raison, bon nombre d'entr'eux n'avise sérieusement à se corriger.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.